

Postface de l'auteur (1964)

La Fille que j'ai abandonnée, trad. Minh Nguyen-Mordvinoff, Denoël 1994, Folio 1998

Près de trente-cinq ans ont passé depuis que j'ai écrit ce roman. Et je me dis parfois qu'en Occident, certaines lectrices seront choquées aujourd'hui par l'extrême soumission de Mitsu, mon héroïne, à l'égard des hommes. Mais, au Japon, il existe encore de nos jours des femmes comme elle et au début des années 60, date à laquelle se situe son histoire, Tokyo en était peuplé.

Je n'ai pas inventé le personnage de Mitsu. Quand j'étais étudiant, il existait, au pied du mont Fuji, une léproserie tenue par des religieuses catholiques où mes camarades et moi allions, à titre bénévole, monter des spectacles ou organiser des matches de baseball pour distraire les malades.

A l'occasion d'une de ces visites, j'entendis parler d'une femme qui travaillait là en permanence. Issue d'une famille aisée de Kyoto, elle avait été déclarée lépreuse à l'hôpital universitaire, à l'époque où elle faisait ses études. C'était alors la coutume d'envoyer les lépreux dans les léproseries situées dans des îles éloignées ou perdues dans les montagnes et ils y finissaient leur vie entièrement coupés du monde. Cette jeune femme, d'abord condamnée au même sort, avait été déclarée indemne de la maladie un peu plus tard, à la suite d'un examen plus approfondi. Exactement comme Mitsu, elle quitta la léproserie, en proie à une joie et à un soulagement extrêmes pour aller prendre le train de Kyoto et rentrer chez elle. Mais, à la gare elle changea brusquement d'avis et décida de revenir auprès des malades et de consacrer son existence à les soigner.

C'est à partir de cette trame que j'ai écrit mon roman. Bien sûr, aujourd'hui, on dispose de moyens pour soigner la lèpre et il n'y a pratiquement plus de lépreux au Japon, en tout cas, pas de cas nouveaux. Mais je raconte et décris ce que j'ai entendu et vu dans ma jeunesse.

Dans *La fille que j'ai abandonnée*, j'ai tenté d'esquisser un parallèle entre Mitsu et Jésus, abandonné lui aussi, par ses disciples d'abord et par nous tous ensuite, dans notre vie quotidienne. Mitsu n'a pas cessé, depuis, de revivre en moi.